Le Corbusier et la question du logement

Autor(en): **Sbriglio, Jacques**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Habitation : revue trimestrielle de la section romande de l'Association Suisse pour l'Habitat**

Band (Jahr): **60 (1987)**

Heft 5

PDF erstellt am: **16.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-128774

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

LE CORBUSIER ET LA QUESTION DU LOGEMENT

Conférence donnée
le 31 mars 1987
à l'Ecole d'architecture
de Marseille-Luminy

Dans le texte
L. C. = Le Corbusier,
C.-E. J. = Charles-Edouard Jeanneret,
R. K. = Rem Koolhas

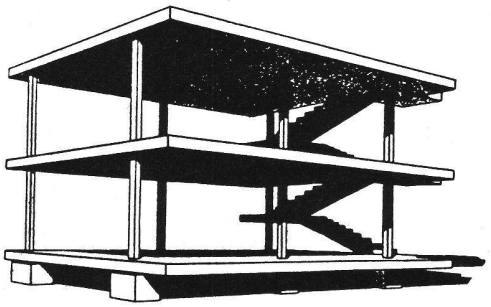
«Il s'agit en fait de loger des hommes. En principe des ménages. Loger quelqu'un, c'est lui assurer certains éléments d'importance vitale, sans liens de droit avec M. Vignole de la Renaissance, avec les Grecs ou avec les Normands de Normandie.

C'est assurer:

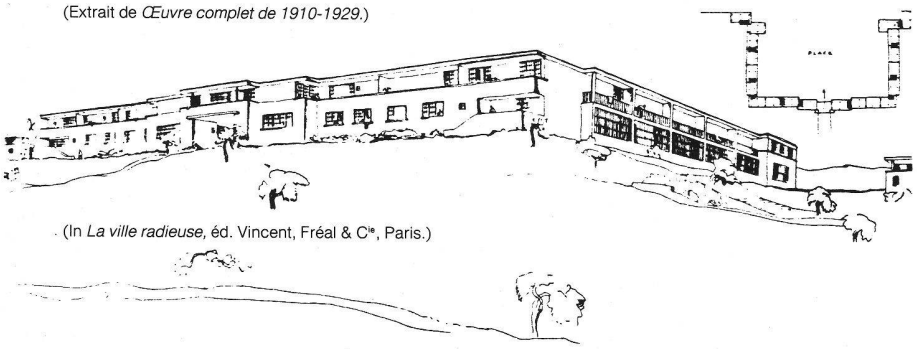
a) Des planchers éclairés.
b) Une clôture contre les intrus et, j'entends par intrus, les gens, le froid, le bruit, le chaud...
c) La circulation la plus rapide entre les différents objets de l'appartement.
d) Un choix des objets de la maison adapté au siècle présent.»

A cette déclaration lapidaire et provocatrice faite par L. C. dans «Précisions sur un état présent de l'architecture et de l'urbanisme», publié en 1929, j'en ajouterai une autre du même auteur:
«A partir de 1922, j'avais commencé à entrer dans un rêve dont je ne suis plus sorti: vivre dans la ville des temps modernes.» (In *La ville radieuse,* 1935).
Ainsi, pour traiter du sujet: L. C. et la question du logement, je partirai donc de l'idée qu'à partir de cette date, 1922, L. C. s'est doté de tous les outils théoriques et méthodologiques nécessaires à la réalisation de ce rêve et que pour lui, désormais, les termes villes/architecture/logement deviennent indissociables dans la conduite de ses recherches.
Je partirai également du principe que ses recherches sur la forme urbaine et sur l'architecture se nourrissent des recherches qu'il effectue dans le même temps au niveau de ses différentes expériences plastiques.
Cela est un point de vue qui avait déjà été mis en avant par des historiens comme Tafuri (in *L. C. Machine et mémoire, la ville dans l'œuvre de L. C.*), point de vue qui se confirme aujourd'hui dans les premiers travaux produits à l'occasion du centenaire de sa naissance.

La structure de base de la maison Dom-Ino.
(Extrait de *Œuvre complet de 1910-1929.*)



Unité dans le détail et variété de l'effet général. Groupe de maisons Dom-Ino.
(Extrait de *Œuvre complet de 1910-1929.*)



(In *La ville radieuse,* éd. Vincent, Fréal & C^ie^, Paris.)

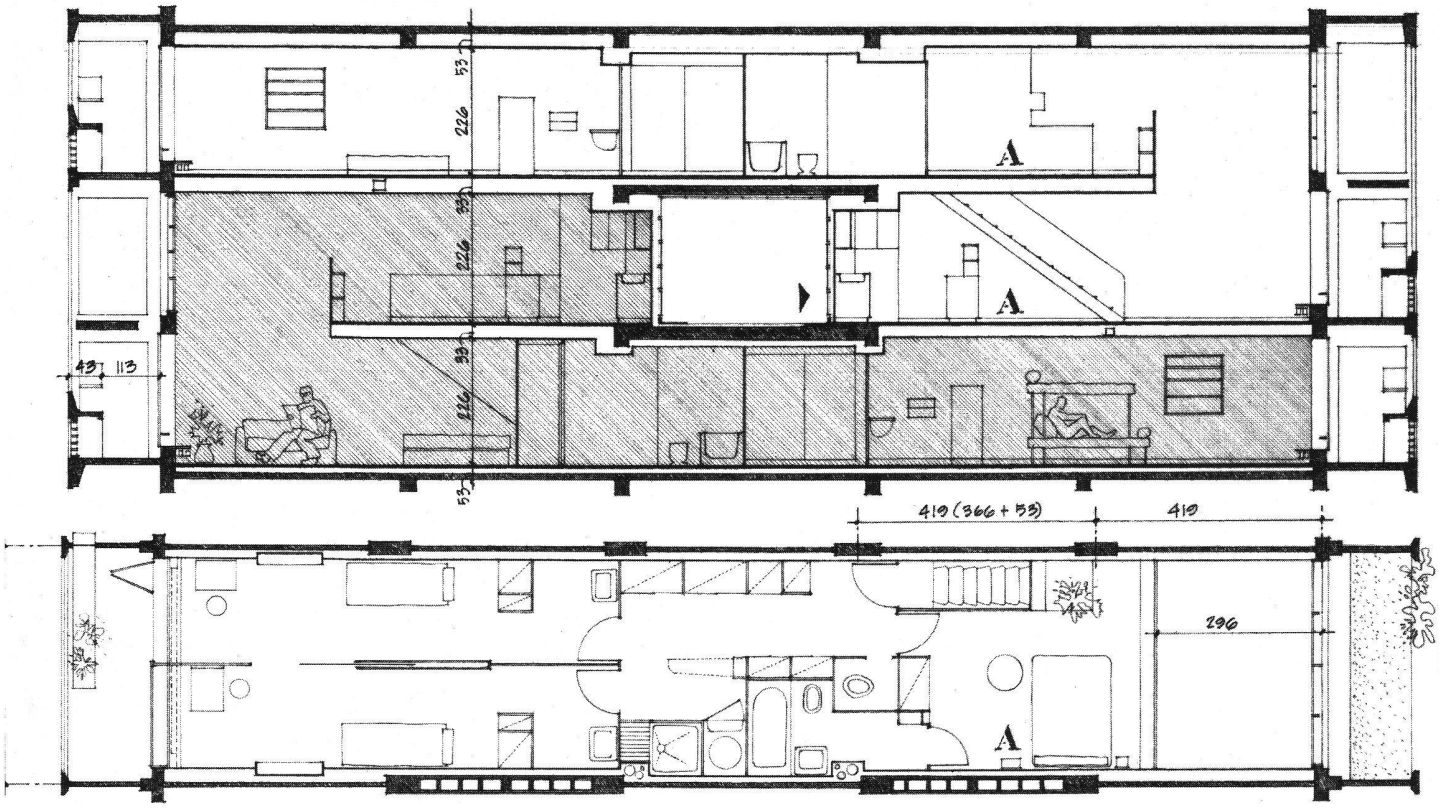
Cela s'oppose à l'idée trop souvent entretenue dans un passé encore récent, qu'il n'y aurait d'intéressant dans le travail de L. C. que son architecture construite, reléguant ainsi dans l'ombre son urbanisme reconnu coupable de tous nos maux, et sa peinture qui n'apparaissait pas d'une importance décisive pour la critique.
Nous devons aujourd'hui admettre que l'œuvre de L. C. est à prendre comme un tout, certes provocateur et foisonnant, chargé peut-être d'une bonne dose de paranoïa critique comme l'indique Rem Koolhas, en tout cas une œuvre à propos de laquelle il faut s'interdire toute censure au préalable si l'on veut essayer d'en décrypter le sens.
On constatera alors que les différentes productions de L. C., que ce soit dans les champs de l'écriture, de l'urbanisme, de l'architecture et de la peinture, entretiennent entre elles un niveau de cohérence remarquable, assez rare dans l'histoire de l'art et de l'architecture pour que cette cohérence mérite d'être à nouveau mentionnée.
D'où l'idée que la fameuse métaphore corbuséenne: «Je fais de la peinture le matin, de l'architecture l'après-midi» était en réalité partager le temps pour une série d'actions coordonnées visant toutes le même but:
Inventer un nouveau regard sur la totalité des objets produits ou à produire par la société de ce qu'il définit comme la seconde civilisation machiniste en opposition à la première, celle du XIX^e^ siècle. Il s'agit là bien sûr de la théorie «de la petite cuillère à la ville... à moins que ce ne soit le contraire».
Le combat de L. C. correspond alors à la volonté de faire basculer de façon définitive le XIX^e^ siècle, encore trop présent selon lui au cours de ces années 20, en invitant le parfait gentleman éduqué à s'identifier enfin avec l'esprit de son époque. C'est en ce sens que L. C. peut alors être désigné, en France, comme l'agent d'une nouvelle culture.
A partir de ce moment-là, il était donc normal que les premières attaques de ce combat soient dirigées vers ce qui touche l'homme dans sa culture la plus intime: le logement.
Décidé à se fixer en France après ses différents voyages dans le nord et le sud de l'Europe, L. C. pressent, dès 1914, que la question du logement est en France une question d'importance, un enjeu considérable pour un monde de l'architecture encore empêtré dans son système académique.
De plus, la Grande Guerre qui vient d'éclater laisse présager que cette question du logement ne fera que s'aggraver par la suite, laissant un pays complètement démuni sur ce point à la fin du conflit.
D'où sa volonté d'être prêt et sa première trouvaille, la maison Dom-Ino, destinée à régler le pro-

blème du relogement des sinistrés du nord de la France en leur proposant, à partir d'une invention constructive, une maison «prête à finir» qui réutilise, comme système de remplissage, les débris calcinés des maisons détruites par la guerre.
Ce projet de la maison Dom-Ino montre un C.-E. J. (puisqu'il ne prendra l'appellation de L. C. qu'en 1920), soucieux de la dimension économique du problème du logement, désireux de s'immiscer dans la réalité de la production de l'époque. En effet, non seulement il propose la maison Dom-Ino comme élément type d'un système de lotissement, mais il multiplie d'autres procédés économiques comme les maisons Monol ou les maisons à gros béton. De plus, il milite dans une association chargée de préparer la première reconstruction, association à l'intérieur de laquelle se retrouvent les idées débattues à l'intérieur du musée social, et qui lui permet de rencontrer des personnalités comme Raoul Dautry qui lui commandera, quelque trente ans plus tard, le projet de Marseille.
Après quelques essais malheureux dans le monde de l'industrie, L. C. va quitter la voie de la production traditionnelle pour se tourner vers celle d'une architecture de laboratoire. Et ce moment correspond à ce que je définirai comme le retour de l'artiste.
Cela est confirmé par le fait qu'à partir de sa rencontre avec Amédée Ozenfant, et pour quelque temps au moins, ses préoccupations vont l'amener plus vers la peinture que vers l'architecture. Cependant, pour L. C., quitter la voie d'une certaine réalité professionnelle ne signifie pas pour autant ne pas se tenir à l'écoute de ce qui se produit en matière d'architecture. De ce point de vue-là, son travail d'artiste ne correspond pas à un

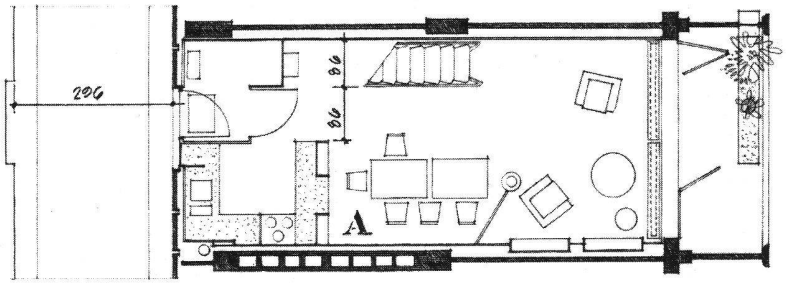
(In *L'utopie urbaine au XX^e siècle*, éd. P. Mardaga, Liège).

splendide isolement. D'autant plus que son aventure de peintre professionnel va tourner court, puisqu'il va connaître quelques déboires avec sa peinture puriste, ce protestantisme du cubisme toujours selon R. K., qui l'amèneront très rapidement à ne plus exposer.
C'est donc à nouveau vers l'architecture qu'il va faire porter son effort, bien décidé désormais à précéder la production courante... à inventer.
Sa deuxième trouvaille après la maison Dom-Ino sera la série des Citrohan 1 et 2 dès 1920, Citroën bien sûr, mais surtout Ford et ses théories sur la production de masse et la propriété individuelle qui vont fasciner L. C. et le conforteront dans son idée d'essayer de mettre en place de nouveaux produits selon les techniques d'un management inconnu à l'époque dans les milieux de l'architecture.
A partir de ce modèle de maison Citrohan, qui va poser dans ses moindres détails la question du standard et de son industrialisation, L. C. va construire un itinéraire, véritable programme de recherche sur le logement, qui aboutira, un quart de siècle plus tard, à la réalisation de l'unité d'habitation de Marseille.
Cet itinéraire sera ponctué de projets expérimentaux dont la majeure partie restera sur le papier glacé des revues d'architecture, je dirais même de ses propres revues d'architecture, puisqu'il aura l'idée de s'autociter à travers les pages de son œuvre complète.
Organisant ainsi sa propre promotion, L. C., homme de médias, va également développer une série de slogans pour retenir l'attention.
Comme celui de «La machine à habiter», paru en 1921 dans les feuillets de «L'esprit nouveau», repris après dans «Vers une architecture», slogan emprunté au théoricien français Adolphe Lance qui écrivait en plein milieu du XIX^e siècle, en 1853:
«Une maison est un instrument, une machine qui ne sert pas seulement d'abri à l'homme, mais doit permettre d'améliorer son activité et multiplier le produit de son travail.»
Le contenu «matérialiste» de ce message, qui va heurter bon nombre de sensibilités, ce que souhaitait en réalité L. C., sera plus tard repris et atténué:
«A ceux qui, absorbés maintenant dans le problème de la machine à habiter déclaraient: «L'architecture c'est servir», nous avons répondu l'architecture c'est émouvoir, et nous avons été taxé de poète avec dédain.» *
Après Dom-Ino et Citrohan, la troisième trouvaille d'importance au regard de l'apport de L. C. à la question du logement est bien sur l'immeuble-villa, solution entrevue dès 1922 à partir de la réutilisation de la structure typologique de la Chartreuse d'Emma, en Toscane, confirmée plus tard par les différentes expériences d'un L. C. devenu client privilégié des paquebots transatlantiques.
Cette solution qui propose d'insérer une série de maisons individuelles dans une structure collective pourvue de tous les différents services afférents au logement est, de la part de L. C., sa première contribution à la dimension urbaine du problème du logement; c'est pour cela qu'il faut voir dans ce projet le véritable archétype de l'unité d'habitation. Les projets de logements collectifs qui interviendront par la suite ne constitueront que des adaptations et des affinements des principes de base posés par les immeubles-villas.
Immeuble îlot, l'immeuble-villa deviendra barré dans les planches de «La ville radieuse» en 1930, barré en forme de redents selon le modèle inventé par E. Henard au début du siècle.
Dans la série des travaux pour l'Algérie apparaîtra également, dans les années 30, l'idée de verticalité et L. C. opposera sa cité-jardin verticale à la cité-jardin horizontale à laquelle l'avait pourtant initié L'Eplattenier au cours de ses études à l'Ecole d'art de La Chaux-de-Fonds. Modèle de la cité-jardin verticale dont L. C. vérifiera le bien-

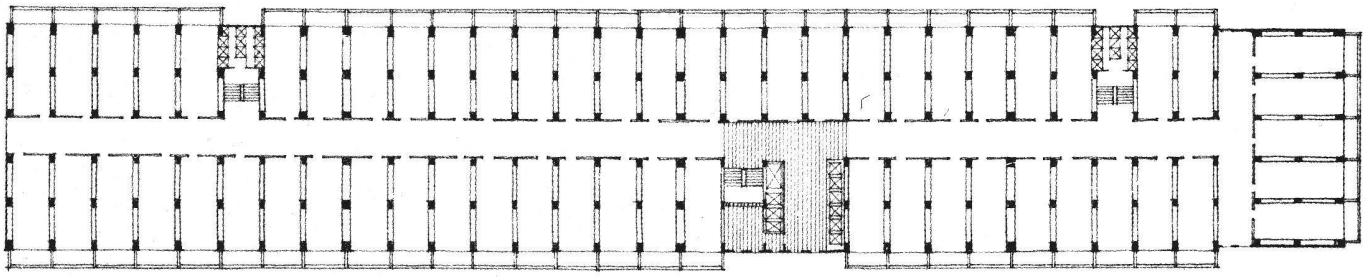
* In *Précisions* op. cit.



Coupe et plan d'un appartement-type.



Le Corbusier. L'unité d'habitation de Marseille, 1946-1952.
(In *Architecture: Form, Space & Order* by Francis D. K. Ching, éd. van Nostrand Reinhold Company.)



Plan-type.

fondé lors de son voyage aux Etats-Unis en 1935, non sans s'être livré auparavant à une critique du gratte-ciel américain auquel il opposera l'idée française d'une verticalité cartésienne.

C'est à Nemours, en Algérie l'année précédente en 1934, que L. C. a expérimenté la forme définitive, je parle bien sûr de l'épannelage extérieur du bâtiment, de l'unité d'habitation, c'est-à-dire un bâtiment en bâton pour reprendre l'expression de Wogenscky qui brise le redent continu utilisé dans les planches de la ville radieuse.

En 1937, à l'Exposition internationale de Paris, il décide de présenter une u.h.* à «différents états d'achèvement», projet qui ne sera pas réalisé. Toujours à la recherche d'un commanditaire, il s'égarera durant l'occupation à Vichy et continuera inlassablement ses études théoriques en créant l'Ascoral.

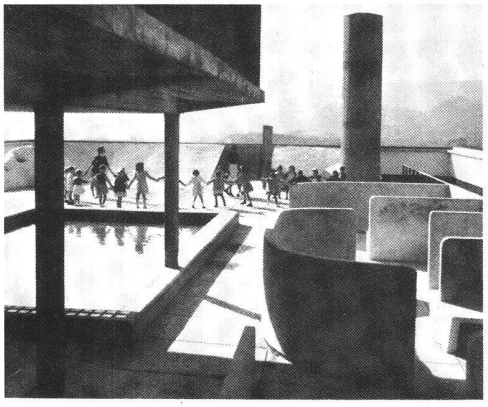
En 1945, Raoul Dautry lui passera, dans le cadre de la reconstruction, la commande d'une unité pour Marseille.

Avant de présenter quelques images sur ce projet, je voudrais ajouter:

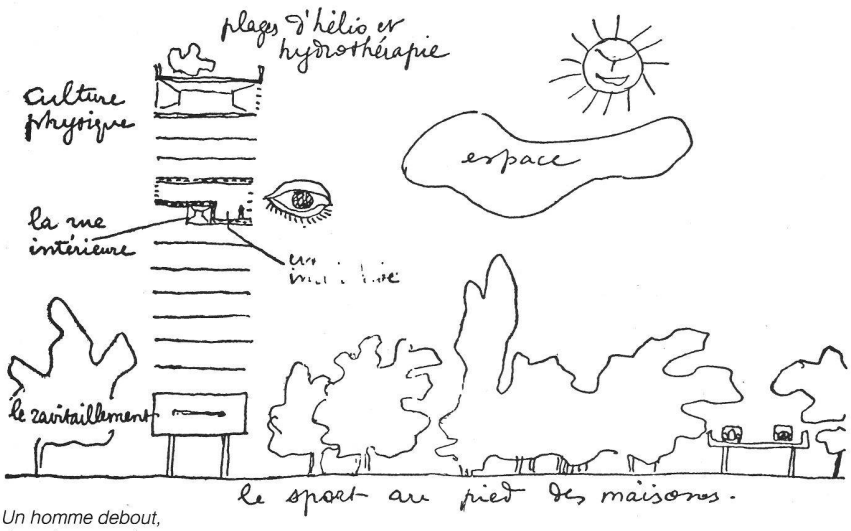
D'abord que toutes les études et recherches sur le logement entreprises par L. C. sur près de trente années, sont bien sûr redevables de ce qui s'est énoncé par ailleurs en Europe et même aux Etats-Unis durant cette période.

De ce point de vue-là, le projet de l'unité de Marseille apparaît comme une sorte de mise en synthèse de ces recherches. Que ce soit dans le domaine foncier, c'est-à-dire celui de la propriété du sol, rappelons-nous l'idée corbuséenne restée sans suite d'un appel à la mobilisation du sol,

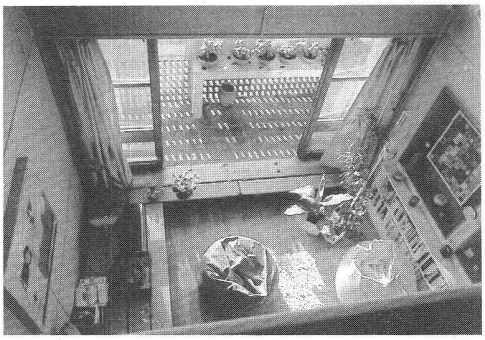
* Unité d'habitation.

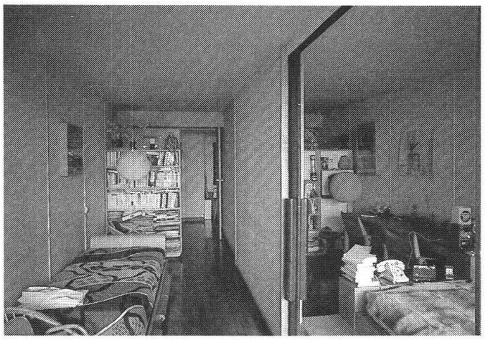


Les toitures-jardins – Unité d'habitation de Marseille, 1946-1952.
(OC 1946-1952.)



Un homme debout, devant un pan de verre (soleil, espace, verdure).
(Le Corbusier, *Sur les quatre routes*, éd. Denoël, Gonthier.)





Cité radieuse à Marseille, 1975. Appartement original de Le Corbusier.
(Photos D. Gilliard.)

dans le domaine technique, standardisation et industrialisation, ou, de ce côté-là, l'influence allemande aura été déterminante avec l'expérience de Francfort dans la décennie 1920/1930, et même en France avec Beaudouin et Lods, ou dans le domaine d'une redéfinition des espaces et des usages de l'habitat, L. C., par l'intermédiaire des CIAM, ce «rassemblement des élites internationales», pour reprendre le mot de J. Gubler, s'est tenu au courant de toutes ces recherches et en a repris une bonne part à son compte.

Mais ce qui pour nous, aujourd'hui, rend L. C. à la fois unique et indispensable, c'est d'abord qu'il a réintégré et contribué à diffuser ces travaux dans la culture urbanistique et architecturale française, ensuite qu'il a été le seul à en faire une synthèse en plaçant comme question préalable celle de la forme.

De là proviennent à la fois son succès et sa marginalisation par rapport aux autres architectes du mouvement moderne. Attaqué dès 1925 par Ludwig Hilberseimer, auteur de la ville verticale, pour sa proposition trop formelle de la ville de trois millions d'habitants, il le sera également à Athènes en 1933 où, des six versions proposées de la Charte d'Athènes, la sienne, qui sera publiée en 1943, soit dix ans plus tard, sera également considérée par ses pairs comme la plus formaliste.

En définitive, L. C. était peut-être trop tendre, incapable d'avoir le regard d'acier des architectes de la modernité héroïque. Son tempérament méditerranéen le poussant toujours au sentiment, un sentiment qui finit par l'emporter sur la raison. Un sentiment qui se manifeste autant que faire se peut d'abord dans ses propositions pour une architecture du logement, ensuite quand, libéré de cette question après Marseille, il donnera les architectures sacrées ou publiques que l'on connaît.

C'est pour cela que le bâtiment de Marseille n'a en définitive plus rien de moderne. Mieux, il s'agit là d'un bâtiment qui se veut une critique de la modernité moderne comme style. Ce qui rend curieuses les attaques portées contre L. C. propagandiste du style international.

Cette architecture de Marseille évoque plutôt dans son contenu, dans sa forme comme dans sa mise en œuvre, le retour à la tradition. Une tradition idéalisée, comme chez A. Loos, face à laquelle L. C. accepte à la fois de ressourcer et de vérifier le bien-fondé de sa modernité. En choisissant, dans son architecture, le détail comme écriture, et je fais là référence à tous ces éléments de l'unité d'habitation, inventés et fabriqués de façon artisanale, ce qui rend le sens de ces objets complètement didactique, ce projet va devenir critique de la production courante. Il s'agit là d'un choix moral complètement assumé par L. C., choix moral qui s'oppose de façon radicale à toute idée de nouveauté. Il suffit, pour s'en convaincre, de comparer le projet de Marseille avec les autres projets produits par la reconstruction.

Sponsorisé au plus haut niveau pour une expérience qu'il attend depuis des années, L. C., loin des exigences économiques et marchandes de la production du logement, détaché de son célèbre appel aux industriels dont les échos déviés vont rapidement tourner à la catastrophe en France, a choisi une nouvelle fois le camp de l'architecture; c'est là sa véritable utopie.

Jacques Sbriglio,
architecte DPLG, Marseille

L'auteur donnera une conférence le 13 mai 1987, à l'EPFL.
Les illustrations sont de la rédaction.
Sur l'Unité d'habitation de Marseille, l'EAUG a réalisé un film vidéo *Juliette et son vélo* de Francis Reusser, disponible au centre de documentation de l'EAUG.